

matique, la " fourche à foin ", comme on l'appelle communément à la campagne. La chose arriva, il y a de cela je ne sais combien d'années et sauva dès lors du temps et des fatigues. Mais l'innovation fut une première atteinte portée à la poésie de la grange, qui perdit de son air tranquille et fit vaguement, dès lors, l'effet d'une manufacture, surtout aux premiers jours de l'installation. Une longue pièce de bois carrée fut accrochée au faite de la grange pour la course du chariot de la fourche automatique et les chevrons furent impitoyablement traversés d'énormes boulons pour suspendre les poulies. La grange s'emplit alors de bruits inaccoutumés, craqua toute à la montée de la première fourchée et rendit un immense gémissement que quelques chevrons plus faibles que les autres continuèrent de redire sous la traction des câbles tendus raides comme des barres et claquant dans le vide sombre comme des coups de fouet. Quel spectacle aussi ! L'énorme masse de foin se balançant au faite de la grange comme une vulgaire javelle aux bras d'un faneur et retombant ensuite dans la " tasserie " en déplaçant un remous d'air qui rafraîchissait, oh ! si agréablement, nos figures ruisselantes de sueur.

Mais combien de désespoirs de mères hirondelles cet appareil n'a-t-il pas été la cause ! A chaque printemps, ces délicieuses élégantes, avec la persistance aveugle des oiseaux, s'acharnaient à bâtir leurs nids sur la pièce de bois où courait le chariot qui devait les fracasser chaque été, au retour de la fenaison. Comme vous devez bien vous l'imaginer, cher lecteur, nous, les enfants, élevions un concert de lamentations à chaque fois que pareille exécution devait avoir lieu. Papa, fort probablement attendri, pour ne rien laisser cependant soupçonner de son émotion, répliquait à chacune des protestations indignées de notre jeune sensibilité : " Il faut qu'elles lâchent la ligne, les petites têtues ". Et les petits nids si artistiquement sculptés au dehors et si douillettement capitonnés de duvet doux au dedans, presque toujours remplis d'oiselets — un tas de petites boules roses d'où partait un filet de gazouillis très clair — étaient frappés par le chariot impitoyable. Un jet de poussière et de duvet éparpillé s'élevait au devant de l'engin de mort, le gazouillis s'éteignait et les petits nids éventrés tombaient à nos pieds avec leurs minuscules cadavres roses abîmés, et, pour plusieurs courses, les roues du chariot restaient tachetées de sang.

Ce triste souvenir de la fin de ces oiseaux fait surgir dans ma mémoire une autre scène autrement tragique et affreuse et dont la seule pensée, à des années de distance pourtant, m'étreint douloureusement le cœur. J'étais bien jeune alors, cher lecteur, mais je revois en ce moment l'horrible spectacle comme s'il était arrivé hier. Je revois cette chaude après-midi de juillet éclatante de soleil et de gaieté, la haute charrettée de foin entrée dans la grange, tous les travailleurs vivement à l'œuvre et la Mort se glisser sournoisement parmi eux et frapper. Le malheureux se nommait Joseph C... C'était un beau grand vieillard, un des plus honorables citoyens du village, un ami de la famille venu pour nous aider durant ces pressants travaux de la fenaison. Il avait perdu pied sur une poutre élevée d'une " tasserie " et était allé s'ouvrir la poitrine sur le timon ferré de la grand'charrette, entre les deux chevaux. Je revois le blessé, un filet de sang coulant de sa bouche sur sa barbe blanche, les yeux déjà chargés d'ombres, lutter entre deux râles contre la mort, dans l'attente du médecin et du prêtre, surtout du prêtre. Je revois l'agonisant ananer durant quelques minutes, " ramasser " soudainement et expirer dans un hoquet étouffé, sans avoir pu recevoir les secours de l'art et de la religion.

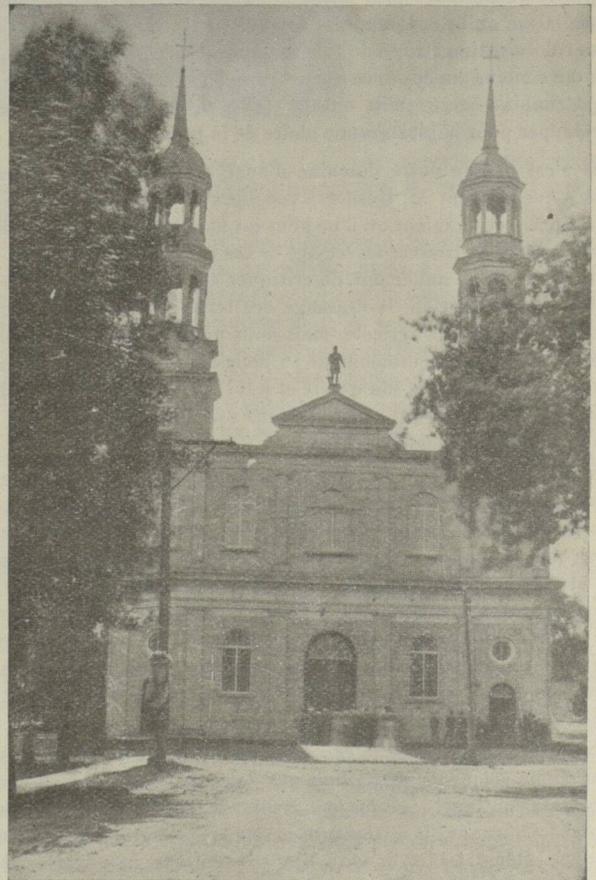
Le souvenir de cet accident pesa longuement et avec une hantise étrangement lourde sur la vie de notre famille. Quant à nous, les enfants, inutile de dire que nos imaginations impressionnables s'étaient vite peuplées de fantômes et de spectres, tous aussi effrayants qu'ils étaient chimériques. La grange, théâtre de l'accident, était naturellement le lieu par excellence où nous étions saisis de ces terreurs irraisonnées, où la crainte de voir se dresser devant nous quelque apparition macabre créait par son seul fait l'apparition elle-même.

C'était, par exemple, avec un cortège d'appréhensions terrifiantes, que je devais, en faisant le " train ", le soir, grimper sur les " tasseriers " pour y descendre le foin destiné aux chevaux et aux vaches laitières et la paille pour les jeunes animaux, les " taurailles ". Mon

fanal posé sur une poutre n'éclairait que le milieu de la grange, laissant les coins perdus dans les ténèbres. Environné de cette obscurité que je voyais toute proche, j'attrapais fiévreusement une fourche et la plantais avec un élan farouche dans le foin sec qui craquait sous mes pieds avec des crépitements qui me semblaient lugubres. Et, projetées nettement sur le mur, mon ombre et celle de ma fourche s'y démenaient aussi, me faisant passer des frissons discrets dans le dos et évoquant dans mon esprit l'image de Lucifer et de son trident que j'avais vue souvent dans un vieux catéchisme illustré appartenant à ma sœur aînée. Ou bien, il me semblait voir se préciser dans les coins noyés d'ombre le squelette classé avec son rire figé sur sa boîte crânienne et son drap très blanc flottant de sa cage thoracique jusqu'aux parallèles de ses tibias. Paralysé par des visions aussi peu rubicondes, il ne fallait rien moins pour m'arracher de ma pétrification que le claquement sec d'un clou éclatant sous le froid ou le bruit du gros chat de l'étable se coulant au ras du foin, aplati comme un tigre, et guettant un rat possible de ses prunelles luisantes comme du phosphore.

Mais ces souvenirs d'un ordre si étrange et pas très gais sont l'exception ; ce que je me rappelle surtout de la grange de chez nous reconstitue des scènes d'un entrain joyeux et intense, comme celles, par exemple, du battage et que je viens de décrire. Avant de nous séparer, cher lecteur, laissez-moi m'excuser pour avoir volé quelques minutes de votre temps et vous avoir causé la fatigue d'une lecture, car de l'auteur et du lecteur de cet article, vous êtes, croyez-moi, le plus mal partagé : vous n'avez lu qu'une description de plus, tandis que moi, en vous fixant ces évocations naïves de ces chères scènes de l'enfance trop tôt envolée, j'ai senti s'épanouir et embaumer dans mon âme attendrie la fleur du souvenir... " Edouard HEINS ".

## NOS EGLISES



L'église de Saint-Eustache, comté de Deux-Montagnes, près de Montréal. N'a-t-elle pas l'aspect mystérieux d'un temple historique ?